

Literature in Time n°2 – 11/11/2025

Texte n°1 : « La Barbe Bleue », *Histoires ou contes du temps passé*, Charles Perrault, 1697

Le conte « La Barbe Bleue » fait partie du recueil *Histoires ou contes du temps passé*, publié en 1697, également connu sous le titre « Contes de ma mère l'Oye ». Ce livre réunit plusieurs récits devenus des classiques de la littérature française, tels que « Cendrillon », « Le Petit Chaperon rouge » ou « Le Chat botté ». « La Barbe Bleue » raconte l'histoire d'un homme riche à l'aspect étrange, porteur d'une barbe dont l'aspect bleuté (qui reste ambigu même pour les commentateurs perraultiens) suscite la peur. Sa fortune finit néanmoins par lui gagner les faveurs d'une famille, qui lui cède l'une de ses jeunes filles. L'épouse, comblée de biens mais, pour son malheur, trop curieuse, découvre un terrible secret dissimulé dans le château. Par ce conte, Perrault met en scène une intrigue à la fois mystérieuse et dramatique, où la curiosité et le danger se mêlent, tout en proposant une réflexion morale sur les conséquences de la désobéissance. En lisant ce texte, prêtez attention au style, et surtout à l'ambiguïté de la moralité. Posez-vous les questions suivantes : « de qui est-ce la faute ? », « quel est l'enjeu du conte ? », « Y a-t-il des mystères cachés dans le récit ? »

Vous pouvez consulter la version intégrale en français moderne [ici](#), et la version intégrale en français classique [ici](#).

— Voilà, lui dit-il, toutes les clefs de la maison. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer ; et s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir sa maison. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, toutes plus belles les unes que les autres.

Elles ne cessaient d'envier le bonheur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement.

Elle descendit par un petit escalier dérobé. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta, songeant à la défense que son mari lui avait faite. Mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé et que, dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'étaient toutes les femmes que Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

Elle pensa mourir de peur, et la clef qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte et monta à sa chambre.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point, car la clef était fée et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même. Sa femme lui dit qu'elle était ravie de son retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

— D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ?

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée sur ma table.

— Ne manquez pas, dit Barbe-Bleue, de me la donner tantôt.

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme :

— Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

— Vous n'en savez rien ! reprit Barbe-Bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en lui demandant pardon. Elle aurait attendri un rocher : mais Barbe-Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

— Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit Barbe-Bleue ; mais pas un moment davantage.

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit :

— Ma sœur Anne, monte je te prie sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et, si tu les vois, fais leur signe de se hâter. [...]

Cependant Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à la main, criait de toute sa force :

— Descends vite, ou je monterai là-haut.

— Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait sa femme ; et aussitôt elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondait :

— Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

— Descends donc vite, criait Barbe-Bleue.

— Je m'en vais, répondait sa femme ; et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...

— Sont-ce mes frères ?

— Hélas ! non, ma sœur ; c'est un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre ? criait Barbe-Bleue.

— Encore un moment, répondait sa femme : et puis elle criait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci. Dieu soit loué ! ce sont mes frères. Je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée.

— Cela ne sert de rien, dit Barbe-Bleue ; il faut mourir !

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête.

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe-Bleue. C'étaient les frères de sa femme. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort.

Il se trouva que Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne, une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec Barbe-Bleue.



